## COUÈVES ET ÉCUEVILLES

ÉTUDES ÉTYMOLOGIQUES.

Encore deux termes considérés comme des lyonnaisismes de par l'Académie et rélégués dans les patois provinciaux. Mais n'en déplaise à la docte assemblée, n'en déplaise aussi aux auteurs parisiens qui croient que, en dehors de la capitale, il ne saurait y avoir de langage correct, ces termes sont très-purs; ils sont surtout des plus classiques.

Lorsque nous voulons connaître la valeur ou l'origine d'un mot, nous sommes forcés, bien souvent, d'explorer nos patois, débris vivants de la langue romane, si riche et si gracieuse tout à la fois, source la plus féconde de notre français moderne.

Nous dirons avec un illustre grammairien que les patois sont les archives de la langue française. Ajoutons, pour ce qui nous concerne, que, si nous étudions les patois, c'est pour nous conformer au désir manifesté par le ministre de l'Instruction publique dans l'une des dernières réunions des Sociétés savantes à la Sorbonne. Le ministre a signalé l'étude des patois comme indispensable à la connaissance raisonnée des origines et des beautés de notre langue nationale. Et nous rappellerons que notre amour pour ce dialecte, aux chants duquel fut bercée notre enfance, est aussi, pour nous servir des paroles d'un c'e nos plus spirituels confrères, une expression de patriotisme.

Couèves et écuevilles sont deux de ces mots. Ils appartiennent au vieux français; chroniqueurs et tous autres écrivains en faisaient usage, comme on peut le voir dans les récits que leur plume nous a légués. Mais s'ils furent répudiés par les prétendus puristes qui ont contribué à la confection de nos premiers dictionnaires, ils sont restés intacts dans les dialectes néo-latin, roman, espagnol, italien, provençal, languedocien et dans nos divers patois, que l'on s'obstine à regarder comme des enfants dégénérés de ces mêmes dialectes.

Cependant, malgré leur absence regrettable de nos dictionnaires, ils n'en ont pas moins survécu dans une foule de vocables français, dont on serait bien entrepris de trouver ailleurs que là le principe générateur. De plus, ces mots ne sont point particuliers à notre région; ce ne sont pas des lyonnaisismes, comme certains l'ont avancé beaucoup trop à la légère; ils sont communs, avons-nous dit, à tous les dialectes mentionnés ci-dessus.

Couève ou escouève signifiait, on le sait, un balai; couèvette ou escouèvette, un petit balai; escuevilles ou esquevilles, des balayures; ces substantifs avaient pour verbes, couèvir, escouévir, escouévillir ou esquevillir.

Ils viennent du latin scopa; et ce radical, nous allons voir le chemin qu'il a fait, toutes les modifications qu'il a subies avant que d'arriver jusqu'à nous. Nous verrons aussi que les mots précédents issus de ce radical ne sont pas nés tout d'une pièce, n'ont pas sauté spontanément jusqu'en France, ne se sont pas implantés sur notre sol, sans avoir, au préalable, passé par les langues romanes.

Une explication est nécessaire avant de poursuivre notre étude.

En vertu de la loi des permutations, les lettres de même nature ont une tendance naturelle à se remplacer mutuellement; tendance motivée par une prononciation particulière et le génie propre à chaque langue. Le p étant une labiale, s'adoucit et fléchit tantôt en b, tantôt en v. Or, scopa est devenu scoba, scova, prononcés escoba, escova, par nos ancêtres aussi amoureux de l'euphémisme que répulsifs à

adopter un s initial suivi immédiatement d'une consonne dure, sans avoir auparavant donné à cet s le son d'es, infiniment plus harmonieux à leur oreille.

Ainsi l'exigeait le génie du parler méridional; ainsi s'explique également la traduction de strata en estrade; de stomachus en estomac; de statua en estatue; de scriba en escrivain ou écrivain; de capra en cabre et en chèvre, etc., tandis que le français, souvent arbitraire, n'a pas, dans ce cas-là, suivi une règle uniforme; et que nous, Lyonnais, placés aux confins de la langue d'oc et de la langue d'oïl, obéissant à un double courant, nous avons quelquefois tenu compte de l's, que quelquefois aussi nous avons supprimé. Ainsi, escouève, par aphérèse, est devenu couève, mais escuevilles est resté en entier. D'un autre côté, nous avons conservé à l'o de scopa la prononciation ou du provençal et du languedocien.

A la suite de ces considérations générales, et pour fournir la preuve que notre couève lyonnais dérive bien de scopa latin, nous allons en énumérer les diverses appellations en usage dans la plupart des dialectes méridionaux. Pour cette étude, nous nous sommes inspirés, soit de nos propres observations, soit des travaux de nos nombreux écrivains, parmi lesquels M. Onofrio a sa place marquée.

Roman: escoba; Provençal: escouba; Languedocien: escoubo;

Vieux français: escoube, écoupe, écoube, écouve, chouve, couve;

Patois de notre région : escuèvo ou couèvo ;

Ancien lyonnais: couève et au diminutif couèvette.

Si le français moderne a rejeté le vieux substantif écouve, il l'a cependant conservé dans écouvillon, l'écouvillon du canonnier, l'écouvillon du boulanger, l'écouvillon du maréchal-ferrant, l'écouvillon du métallurgiste, etc...

LIT

Logiquement, écouve ou écouève a formé écuevilles ou esquevilles, par la soudure de la désinence collective ille. Ecuevilles représente donc ces objets, ces débris de toute nature, qui souillent nos chambres et nos ateliers, et sont rassemblés par l'écouve pour être rejetés au dehors; ces deux mots sont synonymes de balai et balayures. Le terme d'écueville a son représentant dans:

Le roman : escobilha;

Le provençal : escoubilhar;

Le languedocien : escoubillos; Le vieux français : escouvilles;

Le patois de notre région : escuevilla ;

L'ancien lyonnais : escuevilles, esquevilles, équevilles ou écuevilles.

Ajoutons qu'en espagnol et en italien, on trouve ce mot dans escobilha et scoviglie, et que la basse latinité traduit les uns et les autres par escobilha.

Ces deux substantifs ont naturellement donné naissance aux deux verbes couèvir et escuevillir, dans le sens de nettoyer, approprier.

Omis dans le dictionnaire de l'Académie (édition de 1835), ils se retrouvent dans l'art de l'agriculture avec la même acception: écobue, écobuage, écobuer. Ecobuer, escobuer ou égobuer, en bas-latin escubare, signifie défricher un terrain, le nettoyer, l'approprier, le purger, en arracher les broussailles et les mauvaises herbes. Ces débris, on les rassemble en tas et on les brûle; après quoi, on en disperse les cendres sur le terrain avant le labour, ce qui donne un excellent engrais. Ecobuage est l'action d'écobuer, et écobue le nom de la pioche servant à cet usage.

Tous les écrivains paraissent être d'accord sur la valeur de ces expressions, mais ils sont loin de s'entendre sur leur origine. Feu le regretté docteur Monin fait venir couève de covo, espèce de chaume, de folle avoine servant à confectionner des balais. Littré et d'autres lexicographes modernes mettent à la suite d'écobuer : origine inconnue. -Il est commode assurément de trancher ainsi une difficulté. - M. Morel de Voleine tire écuevilles du quartier des Esculins ou Esquillins, à Rome. On dit que dans ce quartier situé au pied du mont Esculin se trouvait un emplacement affecté, soit aux anciennes voiries de la Ville éternelle, soit à un champ d'inhumation; et le savant Paul Saint-Olive, dans un article plein d'érudition, de recherches historiques et littéraires, a développé la même thèse. Ces écrivains ont traduit Esculin d'esculus, chêne, d'où le mont des chênes ou le quartier des chênes. Mais, oserons-nous le dire, ce n'est point une raison pour donner à nos écuevilles une semblable origine. Ils ont été trompés par une vague ressemblance phonétique de ces deux expressions.

Que penser de la phrase suivante recueillie par MM. Pericaud et Bréghot du Lut et adressée par un certain patron à son serviteur: Tolle hæc vilia? Les deux derniers mots hæc vilia seraient l'origine d'écuevilles. Remercions l'auteur de cette interprétation si ingénieuse qui vient à propos égayer l'aridité de notre étude.

De tous nos écrivains lyonnais, M. Onofrio, déjà cité, est tout à fait dans le vrai, quant à l'interprétation de l'origine de ces mots en question.

Que de sois avons-nous entendu cette phrase sortir de la bouche de nos paysannes, de nos anciennes ménagères et de nos ouvrières: Bâ-me lou couève, de vouèlo couèvir la méson!... Et quel est le vieux Lyonnais qui ne se rappelle, de grivoise mémoire, cette histoire de canut où le manche de la couèvette joue un si grand rôle? Qui, naguère encore, n'a aussi entendu cette autre phrase que le sonneur public, préposé par la voirie municipale, criait chaque matin dans

les rues de notre ville : Descendez vos écuevilles, le tombereau va passer!

Chaque ménage avait dans un coin de sa chambre ou sur le palier de l'escalier sa caisse à écuevilles; quant un objet ne valait plus rien, quand il était hors de service, vite on le jetait aux écuevilles.

Dans le bon vieux temps, lorsque le populaire lyonnais huait le Romain (garde-urbain de l'époque), il se contentait de crier : Aux écuevilles! Aujourd'hui, le représentant de l'autorité est accueilli par ce hurlement sinistre : au Rhône! et quelquefois, on l'assassine ou on l'enduit de pétrole, en vertu du progrès réalisé par les communards.

Pour conclusion, l'étude raisonnée de cet article est la confirmation évidente que les mots de couève et d'écuevilles ne sont point des expressions particulières à Lyon, non plus que du vulgaire patois, comme il plaît aux Parisiens de l'avancer. Leur origine est classique, répèterons-nous, et les divers peuples énumérés plus haut ne craignent pas d'en faire usage et de les admettre dans leur littérature. Les exemples sont nombreux; nombreux aussi les noëls, chansons, satires, gloses où elles sont mentionnées. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos lecteurs à ces ouvrages spéciaux où ils trouveront tout à la fois plaisir et instruction.

Le baron RAVERAT.